



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 24. MAI 1962.

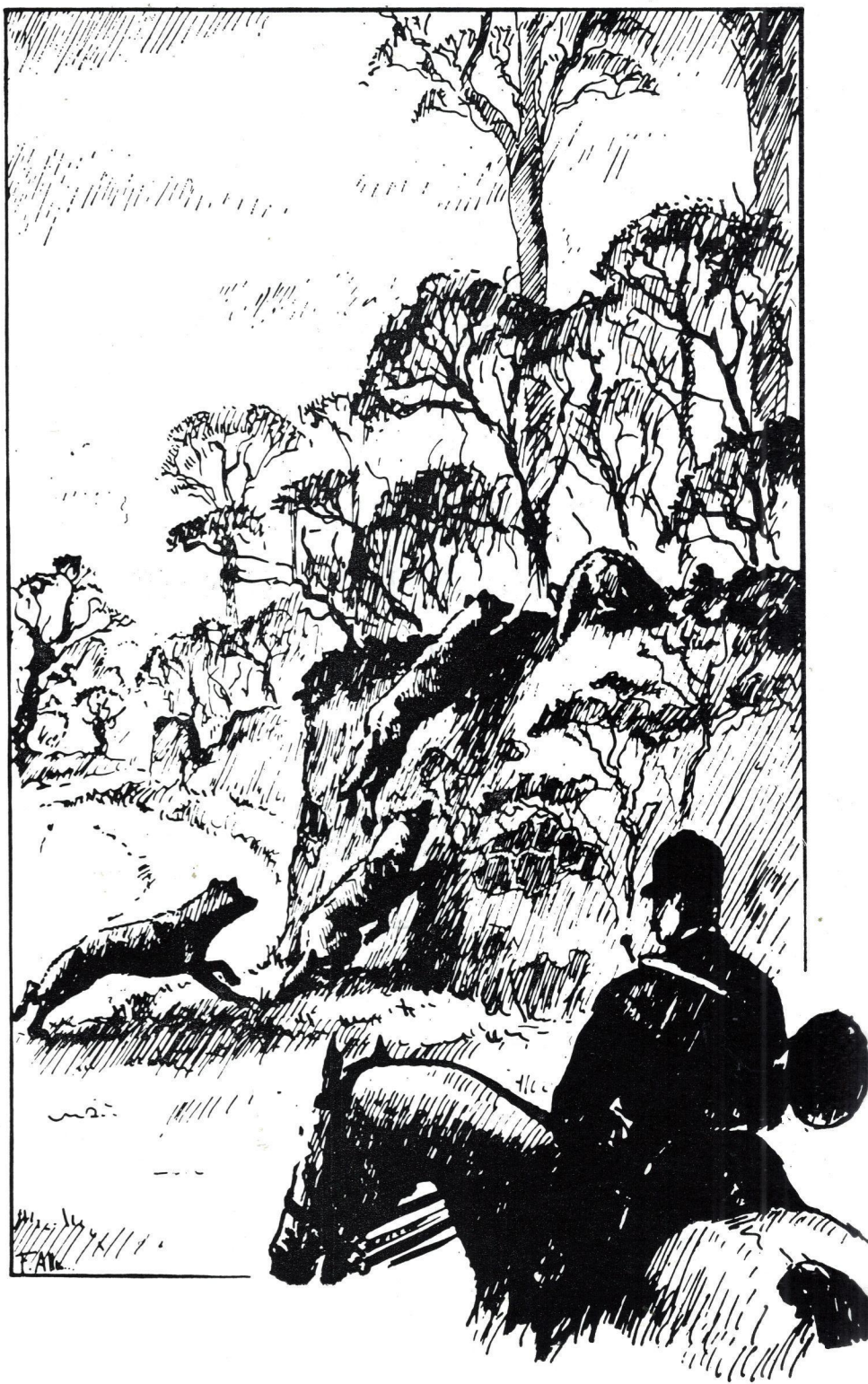
Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(suite)





CHAPITRE XIII

En ce même mois de décembre on vient nous prévenir de la présence de loups dans les grands bois de la Millière, situés entre la commune de Romagne et Champagne, près du hameau de la Millière. Ces bois se trouvent à une distance de 16 kilomètres. Nous partons de très bonne heure à cheval avec les chiens derrière nous et nous faisons au pas cet assez long trajet. Nous arrivons enfin à pied d'œuvre.

Ces massifs boisés sont divisés en deux parties, la première dite : « Vallée de Bellève » est voisine du hameau de la Millière, l'autre dite : « Les grands Bois » s'étend dans la direction du Coureau, village placé près de la ligne du chemin de fer Poitiers-Bordeaux, où se trouve la gare de Couhé-Vérac. D'après les renseignements, nous ne faisons que longer la Vallée de Bellève sur la petite route qui va de la Millière rejoindre la grande route de Champagne au Coureau; nous n'avons aucune connaissance du passage d'un animal, puis nous n'insistons pas, car on nous indique qu'ils se tiennent habituellement dans les « Grands Bois »; nous nous y dirigeons et faisons très consciencieusement toute l'étendue du bois : enceinte par enceinte, insistant surtout dans les grands carrefours.

Au bout d'une heure de quête, nous commençons à être inquiets sur les probabilités d'une attaque. Nous faisons toutes les lisières pour être sûrs de ne pas laisser une rentrée possible de l'animal revenant de maraude; mais les lisières faites, nous retraversons tous les bois par les principales allées, sans rencontrer le moindre indice. Nous étions déçus, l'heure avançait.

Enfin, comme cela était dans la ligne de notre retour, nous décidons de repasser par la Vallée de Bellève, dont nous n'avions fait le matin que la lisière sud-ouest. Nous pénétrons dans les grands gaulis qui composent la majeure partie de ces bois, et les chiens continuent

leur quête avec la même ténacité; nous avançons assez vite, car les enceintes sont petites et entourées de layons, une voie ne pourrait pas échapper.

Nous étions presque arrivés à l'extrémité du bois sans avoir rien trouvé, tous les bons chiens étaient sous nos yeux et s'employaient de leur mieux. Décidément ça allait mal. Nous nous regardions les uns et les autres avec une expression qui disait toute notre déception. Comme nous allions abandonner ce bois, nous entendons la superbe gorge de « Noctambule », qui resté très en arrière, sans que nous nous en soyons aperçus, se récriait avec un ton qui ne laissait aucun doute sur l'animal attaqué.

« Noctambule » était le propre frère du légendaire « Gençay », aussi bon mais moins vite et moins brillant, mais rapprocheur unique, avec une gorge encore plus belle et plus profonde. Nous étions stupéfaits, car nous croyions bien avoir fait tout le bois. A ce moment nous nous souvenons d'avoir omis une petite encoignure touchant une ferme, la négligeant justement parce que près de ces bâtiments. Voilà comme quoi, souvent on laisse des animaux dans un coin réduit que l'on juge à tort ne devoir rien abriter.

A ces coups de voix répétés de « Noctambule », tous les chiens rallient et c'est une musique enragée, comme jamais nous n'en n'avions entendue. Alors à grande allure nous gagnons un chemin qui longe les murs très hauts du parc du château féodal de la Millière, dont il ne reste que quelques vestiges, tours et vieux murs de chemin de ronde.

Mais en arrivant avec mon camarade Henri Lavergne à un bout de ce chemin quelques minutes avant les chiens : oh ! stupeur ! surprise sans pareille ! nous voyons arriver sur le chemin un énorme loup, qui d'un bond puissant saute le mur de plus de 3 mètres de haut, puis un deuxième, un troisième et un quatrième qui tous, sans effort apparent, sautent au même endroit. Je n'en croyais pas mes yeux, j'étais émotionné au possible, je sentais battre mon cœur à sortir de ma poitrine. C'est une vision inoubliable, je n'ai jamais eu l'occasion

de voir pareil spectacle, j'estime que c'est une chose très rare. J'ai vécu cet instant en veneur passionné, et quand j'y pense encore, tout mon être tressaille.

Je pense qu'une louve, exceptionnellement, pouvait commencer à attirer des loups, puisque les feux sont en général en février, mais il n'y a rien de très fixe. Selon l'âge et la santé, des exceptions peuvent faire mentir les règles établies. Peu importe; le fait probant des quatre loups sautant le mur du parc devant nous est indéniable.

Presque aussitôt, à peine à 50 mètres derrière arrivent tous les chiens, les yeux flamboyants de surexcitation, et criant à pleine gorge. Mais en arrivant au pied du mur, « Gençay » en tête, les chiens essaient vainement de franchir le mur; malgré des efforts désespérés ils n'arrivent pas au sommet. Voyant cela, j'arrive au plus vite et les entraîne vers une brèche que le mur écroulé laisse béante; ils passent et vont de toutes leurs jambes rattraper la voie des animaux fuyant ensemble. En dedans de moi-même, tout en étant enthousiasmé d'avoir pu voir, et d'avoir pu sonner les animaux en compagnie, sonnerie bien peu employée sur les courres de loups, je me demandais comment les chiens allaient se tirer de ce quatuor fuyant devant eux. Je craignais qu'il ne se fit plusieurs chasses et alors, laquelle suivre? Ce sont des pensées qui se succèdent très vite dans la tête. Mais en l'occurrence il n'y avait qu'à attendre les événements. Ce parc est composé d'une futaie de chênes séculaires, et descend en pente rapide vers la rivière le Clain qui le borde dans toute sa longueur. Mais nous, cavaliers, nous fûmes contraints d'aller passer au village de la Millière pour non pas rattraper les chiens, mais les entendre déjà passer la rivière et au loin. Les animaux, après ce passage de l'eau, avaient dû se séparer, car un paysan qui avait vu la chasse revenir pour repasser à quelques kilomètres plus loin le Clain vers le moulin de la Cueille, nous dit avoir aperçu de loin un très gros loup, mais un seul, et une vingtaine de chiens l'emmenant pas très loin derrière. Cela nous rasséra, car une belle chasse était en perspective.

En effet, à partir de ce moment-là, en prenant la route de la Millière à Romagne, le vent nous apporta la voix des chiens et leur direction. Le loup passa vers la Renaudière, revint en dessous de Romagne, passa au Riorteau, piqua une pointe en direction de Civray en laissant Brux à droite, puis subitement revint par les bois du Temple et regagna vers Sommières, pour passer pour la troisième fois la rivière à la Pierrérée; nous avions rattrapé les chiens lors de leur retour, et sommes arrivés comme eux au Clain, qui à cet endroit était débordé; il y avait eu une petite inondation, le courant était très fort, les chiens qui se mettent aussitôt à la nage sont entraînés et vont à la dérive aborder à une cinquantaine de mètres plus loin sur la rive opposée.

Nous croyions avoir tous les chiens, mais le meunier que nous appelons, pour nous dire si nous pouvons nous risquer à passer le gué avec nos chevaux, nous dit que, peu avant, un chien en tête était passé. En effet nous entendons très loin en avant la voix de « Gençay » qui a une avance énorme. Nous hésitons, mon camarade Henri Lavergne et moi, à essayer de traverser la rivière, car vraiment le courant est très fort, mais faire le tour par Sommières, c'est perdre la chasse. Alors tant pis, risquons-nous. Il faut être derrière des chiens chassant un loup pour risquer pareille aventure. Nous prions le meunier de rester sur la rive et de bien nous indiquer la ligne qu'il faut suivre. Il nous dit, un peu inquiet tout de même : « Vos chevaux nagent-ils? car il va y avoir certainement un endroit où ils perdront pied. » Nous n'en savions rien, n'ayant jamais eu l'occasion de les passer en eau profonde. Mais toujours talonnés par la passion et la crainte de perdre une si belle chasse, nous lui disons en rentrant dans l'eau : « On verra bien, signalez-nous les endroits à éviter. » Puis nous avançons en l'entendant crier de temps en temps : plus à droite ou plus à gauche.

Les pauvres chevaux, très dociles et pleins de bonne volonté, sentent l'eau leur monter jusqu'au ventre, puis nous sommes obligés de remonter nos jambes près de l'arçon des selles; ils luttent un peu contre le courant,

nous les maintenons avec les rênes, puis nous sentons qu'ils s'enfoncent, alors, zut ! pour les bottes, on s'agrippe comme on peut, et les chevaux, avec leur instinct, nagent pendant quelque 8 à 10 mètres seulement et reprennent pied, et nous abordons l'autre rive.

Cela avait mis beaucoup moins de temps que je n'en ai mis pour l'écrire ; mais ces minutes de retard étaient précieuses, et malgré un train ultra-rapide, nous ne pouvions aborder les chiens, nous les entendions très bien heureusement ; nous avons un terrain plat pour galoper vite, mais en arrivant en dessous de Champagne, dans des immensités de mauvais prés marécageux, — l'hiver le terrain est atroce pour les chevaux — mon brave cheval « Bayard » se déferre des deux antérieurs, le terrain faisant ventouse. Quelque temps après, mon camarade Lavergne voit également son vieux pur-sang « Gilbert » perdre successivement un fer d'un antérieur, puis un autre d'un postérieur, mais il ne vient à l'idée ni de l'un ni de l'autre de perdre du temps pour aller faire remettre les fers. Cependant, avant de vérifier les pieds, nous étions descendus pour quitter nos bottes et les vider de l'eau prise au gué. Mais on ne peut s'arrêter plus d'une seconde, il faut suivre, l'ivresse est à son comble.

De fait, de loin mais sans perdre un seul coup de gueule, nous suivons la chasse qui s'en va droit sans dévier, en direction des Coussières. Vraiment, c'est emballant. On se demande comment les chevaux n'en crèvent pas, car pas un arrêt pour souffler ; il faut croire en des qualités rares et aussi à un gros entraînement. Nous arrivons aux Coussières, sans avoir pu rejoindre les chiens, mais là, un renseignement nous indique qu'avant de rentrer en forêt le loup a été tiré par un chasseur sortant de sa ferme, il ne sait s'il l'a touché. Il y a près de quatre heures que nous l'avons attaqué. Nous nous rendons compte qu'après cette longue course échevelée il va ralentir son train, et user des fourrés pour rebuter les chiens. Nous profitons de ce ralentissement dans la fuite droit devant soi, pour enfin aborder les chiens, et les appuyer près d'eux par des bien-aller incessants. Cette tactique dure encore une demi-heure, puis l'animal

part à nouveau, débuche par les îlots de Lallier, traverse le Clain à cet endroit, passe la ligne du chemin de fer Bordeaux-Paris vers Vivonne et finalement, à notre grande joie, est hallalisé dans un boqueteau dont il ne peut sortir. C'était finir dignement une superbe chasse et un débucher enthousiasmant.

Je l'avais achevé par un coup de revolver browning que j'avais toujours à ma ceinture depuis quelque temps. Évidemment je crois bien que le coup de fusil reçu avant d'entrer aux Coussières avait aidé à sa prise, mais néanmoins les cinq heures de chasse constituaient tout de même des éléments pour un hallali.

La retraite fut laborieuse, surtout pour les chevaux qui, déferrés, marchaient comme sur des épines. Mais les plaisirs se paient par de petits inconvénients et ceux-là sont les moindres.

Nous continuons toujours nos sorties, sans faire vraiment des buissons creux, car nous faisons presque toujours des rapprochers sur des tronçons de voies de la nuit précédente, mais très souvent sans pouvoir lancer.

CHAPITRE XIV

En abordant l'année 1910, en janvier, nous allons prospecter vers les Rouzellières, où bien des fois nous avons pu attaquer. Ce jour-là, nous tombons assez tard, après un rapprocher par « Mohican », « Gençay » et « Quiproquo », sur deux loups que nous voyons sortir des sapins de la Martinerie; séparés aussitôt, un est adopté par les chiens qui le font retourner vers les bois de Barendau près de Gizay; il en sort pour se diriger vers les bois Labbé, négligeant les bois de la Loge; il rentre dans les bois de Vernon qu'il quitte pour débucher par tous les bois et landes qui se trouvent entre la ligne de fer Poitiers-Limoges, et la route de Nieuil-l'Espoir à Saint-Julien-l'Ars, passe au-delà de Fleuré à travers des boqueteaux que je ne connais pas, et après pas mal de trajet en plaine se trouve à la nuit

entre Tercé et Chauvigny. Nous arrêtons, avec 27 kilomètres à faire sur la route.

A la suite de cela, nous faisons une longue chasse sur un animal lancé au bois de l'Eau qui débuche tout de suite et va vers la forêt des Cartes qu'il traverse sans s'y arrêter et reprend la plaine vers Bouresse; nous arrêtons encore à la nuit aux bois de la Bougrière, près l'étang de Mortaigre, avec encore une longue retraite.

En février nous attaquons un loup dans les bois du Fairoux qui prend le débucher classique des brandes de M. de Nichèze, de la ferme de Bel-Air à M. Hubert de Bouresse et nous perdons en arrivant dans les bois de la Cossière.

Puis nous faisons d'autres sorties sans rien de sensationnel à signaler. Mais en mars se situe une curieuse anecdote que je ne puis omettre de raconter.

J'avais été dans mes propriétés de la Férandière, commune du Vigeant, où mon ami le docteur Maisonnay me signalait que des loups circulaient vers les fameux bois à loups dits : « les Fouillarges ». Ces bois ont été de tout temps considérés comme un lieu de passage de tous les gros animaux et en particulier des loups. Ils sont situés entre le canton de l'Isle-Jourdain et la commune d'Usson-du-Poitou. Il y a là des fourrés impénétrables et tous les abords de la forêt sont d'immenses landes et brandes offrant un aspect sauvage; les fermes environnantes sont peu cultivées et tout le bétail, moutons et volailles, sont des proies faciles à prendre pour assurer la subsistance des fauves et de leur progéniture.

Nous nous étions donné rendez-vous avec mon ami Maisonnay dans une baraque en bois bien construite pour pouvoir loger un ou deux chevaux et à l'occasion pour y prendre un frugal repas. Elle est placée en plein milieu des bois, on y accède par une large allée qui part de la route, l'Isle-Usson, au lieudit : « La Pierre Plate », et qui va à la ferme de « Cerf-Content »; elle est très stratégique, cynégétiquement parlant, car en la suivant on est sûr de trouver la voie d'un animal la traversant très généralement.

Comme j'avais quelques excellents vieux chiens à ménager, j'avais décidé de les emmener dans une petite carriole traînée par un fabuleux poney espagnol d'une franchise énorme pour sa taille, car il avait 1,10 m au garrot, trottait le kilomètre en deux minutes et sautait la barre sèche à 1,15 m, un phénomène de qualités en un mot. Il servait pendant les vacances de monture à mon fils qui a suivi des chasses de cerfs et de loups, en s'y maintenant toujours à la hauteur des grands chevaux.

Ce jour-là, il avait dans son petit char à bancs trois bâtards, mon ami Lavergne et moi-même, et attachés derrière, nos deux chevaux de chasse; suivant sagement dans les jarrets des chevaux, tous les autres chiens. Cela faisait une pittoresque caravane. Nous arrivons sans incident à la fameuse baraque et là nous laissons le poney « Libertin » dans l'intérieur de la baraque après lui avoir donné à manger pour la journée. Nous y rencontrons le Docteur avec ses chiens; après s'être serré la main comme il se doit entre vieux amis, nous commençons nos investigations dans la direction indiquée par le garde et les riverains. On découple les chiens sages dont la vieille « Caresse », « Brunette », « Chamberlin » et « Brimbaleau » qui peu après trouvent une voie mais de hautes herbes, elle traverse la route de l'Isle et va vers les Petites Fouillarges, les brandes de la « Mathurine » et retour par la Serpouillère; pendant ce long parcours, tous les chiens s'étaient bien ameutés et emmenaient la voie qui devenait de plus en plus chaude et après avoir ressauté la route d'Usson, se dirige vers les Maugats où dès la rentrée aux bois, un vieux loup est lancé; il débuche par la Cossière, la Coupe, la Bougrière, Mortaigne, ce qui constitue déjà un bon trajet, retour en longeant les Fouillarges, gagne après un long débucher en plaine, par Vinssac, les brandes de la Terrasse près Saint-Martin-l'Ars et va vers les bois de Larreau, file après un interminable parcours à travers pays vers l'étang de Combourg près de Mau-prevoir; les chiens déjà passés quand nous arrivons à cet endroit s'étaient engagés dans les bois de Char-

roux. Nous les arrêtons à la nuit aux bois de « chez Rateau », alors qu'ils se dirigeaient sur Pleuville.

C'était une chasse homérique, sur un très long déboucher. Les chevaux et les chiens étaient éreintés, force nous fut de faire cette longue retraite à un pas ralenti, en mettant souvent pied à terre pour soulager les chevaux et nous dégourdir les jambes.

J'étais venu, comme je l'ai dit, en déplacement dans mes fermes de la Férandière qui se trouvaient plus près; nous décidons d'y retraiter directement, et comme il aurait fallu faire une dizaine de kilomètres de plus pour aller chercher le poney, laissé le matin au rendez-vous de la baraque des Fouillarges, nous décidons de l'abandonner pour la nuit, étant entendu qu'on irait le chercher le lendemain matin. En effet le lendemain, nous retournons aux Fouillarges. Mais en arrivant au rendez-vous de la veille, grand émoi!... Des bruits de coups de pieds répétés, à l'intérieur du baraquement, se font entendre. On y pénètre; le poney, si tranquille d'habitude, avait cassé sa longe et lançait des ruades à toute volée sans discontinuer, les yeux hagards, épouvantés, pas facile à aborder. On le rattache avec peine, puis devant cette attitude anormale, on regarde un peu partout, on visite les abords, et très vite on s'aperçoit du quasi-drame qui avait dû se passer. En effet, tout autour de la baraque et très visiblement, le sol était piétiné par d'énormes pieds et griffes de loups, et tout le long de la paroi du bâtiment, les planches à une grande hauteur étaient littéralement labourées par les griffes et dents d'un ou plusieurs loups qui, affamés et ayant senti cette bête vivante, seule au milieu du bois, avaient tout tenté pour en faire leur proie. Ils avaient dû s'apercevoir tard dans la nuit de la présence du poney, car à un endroit les planches commençaient à céder et c'est l'arrivée du grand jour et peut-être même le bruit de notre venue qui avaient dû faire fuir les terribles carnassiers. S'ils avaient pu commencer leur attaque plus tôt, c'en aurait été fait du pauvre et vaillant « Libertin » : on n'aurait trouvé qu'un cadavre.



J'étais consterné en songeant à tout cela et en considérant tous les détails qui révélaient très nettement cette nuit dramatique en pleine forêt. Pendant plus de huit jours le poney est resté sous l'emprise de la terreur éprouvée en cette ténébreuse nuitée. Tout en déplorant d'avoir abandonné ainsi le cheval pendant une nuit, nous pouvions nous rendre compte que vraiment il y avait encore pas mal de loups dans le pays.

CHAPITRE XV

De retour à Gençay, nous avions d'autres quêtes en perspective, car là aussi presque tous les jeudis, jour de marché du canton, les fermiers des environs venaient réclamer ma présence dans leurs parages, car presque chaque semaine des oies, des moutons, des chiens étaient pris et dévorés. C'est ainsi qu'un matin le père Duguet de la ferme de la Biguerie, commune de Champagne, vint me dire qu'un excellent chien courant, genre harrier, qui lui appartenait et auquel il tenait beaucoup, s'était échappé la veille, avait chassé la nuit et avait été pris et tué par un loup. Je connaissais bien Duguet qui était un brave homme, aimant beaucoup la chasse; le voyant désolé, pour lui être agréable, je décidai de sortir, bien que ce fût en juin et l'après-midi, donc temps très chaud; le crime ayant été commis dans la nuit, cela faisait beaucoup de temps.

Malgré tout, comme c'était à peine à 4 kilomètres, je me dirige vers les bois indiqués, et presque aussitôt, dans le fond de la petite vallée de prés située entre le Bois-Bouchet, Trois-Mailles et les Bois-Gondin, j'aperçois le cadavre du chien, un chien tricolore ayant assez de type; il était étendu tout du long et en approchant je ne voyais pas de blessures, alors je mis pied à terre, et vis que le chien avait été étranglé, puis sur le côté, le long de l'épine dorsale, il y avait juste un trou à peine large à passer un museau, et je constatai une fois de

plus cette façon d'opérer qui consiste à faire juste le passage du bout de la mâchoire pour prendre leur morceau de prédilection, les « filets mignons ».

C'est très drôle, mais j'ai plusieurs fois constaté sur pas mal de cadavres de moutons et de chiens cette façon de procéder des loups qui, n'étant pas très affamés, tuent pour obéir à leur instinct et se contentent de prendre de la façon que je viens d'indiquer leur morceau favori, et dédaignent le reste de l'animal. En plus, il est très reconnu qu'ils aiment et préfèrent à tout la chair du chien; c'est pour cela qu'à toutes les fois que j'ai trouvé les liteaux où la louve avait établi sa « chaudière » pour faire ses petits, il y avait aux alentours des débris de toutes sortes et, entre autres, toujours pas mal de colliers de chiens.

Ceci explique qu'après avoir vu le corps du chien de Duguet qui nous confirmait le passage du loup, les chiens ayant flairé le cadavre de leur congénère, se rabattent sur les côtés du pré, et finissent à force d'étudier le terrain, à manifester une connaissance de l'animal gagnant les bois. Malheureusement il faisait chaud et la voie était trop haute; aussi comme l'animal ne s'était pas arrêté et changeait de pays, arrivés à quelques kilomètres dans les champs, n'ayant aucune portée, la voie s'effaça complètement et nous fûmes obligés de l'abandonner. Je n'ai du reste relaté ce rapprocher par mauvais temps que pour noter la façon des loups de faire un léger carnage, quand la faim ne les talonne pas.

Nous faisons ensuite de nombreuses chasses dans toutes les forêts des environs, notamment en Verrières, aux Cartes, sans faits remarquables, que des trajets énormes sans résultat qu'un beau courre.

En août, je pris encore rendez-vous avec mon ami le Docteur Maisonnay. Nous nous trouvons de bonne heure, le matin, à la ferme de la Coupe, commune d'Usson, pour essayer de trouver des louvards déjà grands signalés et vus par des fermiers. Arrivés sur la route de Goux qui traverse les bois des Saules précédant les bois de la Cossière, les chiens dans les brandes de la Coupe prennent une très bonne voie, et peu après un louvard est debout;

très malmené, il va vers Bel-Air mais revient à son attaque et là, à part quelques pointes, se fait battre comme un lapin et est pris en quarante minutes. Cela avait été si vite fait et les chiens étant encore très frais, on décide d'en attaquer un autre. Après avoir foulé les enceintes pendant pas mal de temps, un chien se récrie au loin, on fait rallier : c'était un autre louvard qui s'était dérobé au bruit de la première chasse.

Celui-là parti en petit débucher, rentra vite dans les bois de la Bougrière, et là procéda de la même façon que son frère, en se faisant battre et rebattre, et finit par quitter les fourrés pour aller se faire prendre trente-cinq minutes plus tard en bordure de l'étang de Mortaigne. C'était deux hallalis qui pour nos chiens avaient été très faciles, car les animaux étaient très jeunes; c'était malheureux pour nous, car en fin décembre ils auraient eu une plus longue défense, plus digne de la vigueur et des qualités de l'équipage. Mais c'est toujours la même chose, les métayers étaient las d'avoir des pertes pour leur cheptel.

Un peu plus tard, nous attaquons aux bois de Larreau, toujours avec mon ami, car ces bois ne sont pas loin de l'Isle-Jourdain; après un très joli rapprocher, nous tombons sur deux vieux loups qui se séparent aussitôt; l'un est adopté par les chiens et nous fait faire un parcours diabolique en nous emmenant passer la rivière la Vienne, près du village des Séraillères, non loin d'Availles-Limouzine. La Vienne est très large à cet endroit et encombrée de rochers à fleur d'eau, mais il y a un gué pas très bon, enfin très passable pour des chevaux rompus au métier; la chasse remonte vers Millac et aborde les Vieilles-Forges, où le loup se fait battre et redébûche vers la forêt de Brillac; un long défaut nous force à abandonner, car il n'y a pas d'espoir d'avoir un résultat. Nous avons une retraite énorme mais nous sommes habitués maintenant à ces longs chemins de retour et philosophiquement nous regagnons nos logis.

Plus tard, en novembre, nouvelles plaintes des gens habitant près des Coussières. Nous nous y rendons; en

arrivant, nous trouvons les gens qui nous attendent l'arme à l'épaule. Il y a là M. Raymond Lecointre, un charmant voisin, veneur courtois, habitant le château d'Anche, et propriétaire de nombreuses fermes sur la lisière de la forêt des Coussières. Cette fois il est venu à pied avec son fusil, accompagnant ses métayers qui sont las de perdre oies, dindons et moutons.

Nous nous dirigeons vers les bois de M. Lecointre vers « Champ-la-Dame »; presque aussitôt les chiens trouvent une voie fumante, et bientôt on entend le beau récri du lancer. Le loup, car c'est bien un des déprédateurs signalés par les fermiers, est vu sautant une allée; alors, très poussé, il s'en va à toute allure vers les fonds de la forêt, très vallonnée par endroits; on entend peu quand la chasse passe dans le bas de ces vallonnements. Puis enfin, en passant dans l'enceinte dite : la Castonarde, nous entendons un coup de fusil assez loin devant les chiens. Nous nous y dirigeons au galop et en arrivant nous voyons le loup étendu en travers de l'allée, c'est M. Raymond Lecointre qui vient de le tuer d'un seul coup de fusil. Les métayers sont vengés et sont heureux. L'animal naturalisé est encore au château d'Anche chez M. Lecointre.

Comme cela avait peu duré à notre avis, nous essayons de continuer notre investigation, et de l'autre côté de la forêt, nous lançons un deuxième loup qui se fait chasser rondement à travers la forêt; mais sentant sans doute les tireurs, il prend du large et s'en va grand train par la plaine vers les bois de Champagne, traverse le Clain et se dirige vers la Millière, où nous l'abandonnons après un long défaut sur une route.

Après cette chasse, nous faisons quelques sorties dans les bois de Charroux, avec l'autorisation des propriétaires, MM. de Grailly, qui y chassent à courre des chevreuils, et qui très aimablement chaque année nous permettent de chercher des loups dans leur bois. Ils y consentent d'autant mieux qu'ils savent que presque tous mes chiens sortent de leur équipage, renommé à juste titre comme ayant le plus de sang du Haut-Poitou. Parmi ceux venant de leur chenil j'ai eu trois étoiles :

« Quiproquo », « Quasimodo » et « Quenotte », chiens de loups par excellence et d'un train foudroyant.

Mais cette année-là, nous ne pouvons pas arriver à mettre un loup sur pied dans leurs bois. Nous nous contentons de longs rapprochers mais sur des voies de la nuit et des animaux se dépayasant vers la Charente, en direction des bois des Sygnes vers Confolens.

Nous étions installés avec chevaux et chiens dans la propriété de la Roche, commune de Saint-Martin, appartenant à mon camarade habituel Henri Lavergne, avec comme maître Jacques, le père Léon, vieux domestique qui s'occupait des chevaux, des chiens, faisait les chambres et la cuisine. Nous trouvions toujours cela très bien, car les repas étaient arrosés d'un petit vin de raisin muscat, récolté sur la propriété, et qui avait un goût délectable, pouvant rivaliser avec les meilleurs muscades de la Loire-Inférieure, et qui nous remontait les soirs de dures journées et des retours pénibles.

A l'une de nos dernières sorties, étaient venus assister MM. le Comte et le Vicomte de Grailly, accompagnés d'un Anglais qui, ayant entendu dire qu'il existait encore des loups en Poitou, était venu à notre chasse, sachant que nous ne chassions que cet animal et que nous avions fait pas mal de prises sur louvards et vieux loups, chasse relatée par différents journaux locaux, ainsi que par le *Sport Universel* et le *Nemrod*. Mais la chance ne nous favorisa pas et nous ne pûmes leur faire voir aucun loup, car ils avaient décidément quitté les bois.

Nous étions sur le point dès le lendemain de réintégrer nos demeures, quand des veneurs amis de Charroux : M. Mothiron, notaire de l'endroit, M. Maurice Chevrier, propriétaire des grands bois de « Chez Rateau », touchant la forêt de Charroux, et M. Royre d'Autriche, veneurs convaincus, nous avisaient que des loups étaient signalés dans leur région et nous priaient d'aller faire une tentative de ce côté.

Les chevaux et les chiens étaient un peu étirés par les quelques chasses en « Charroux », aussi nous embarquâmes à la gare de Saint-Martin tout l'équipage dans un wagon : pêle-mêle, chevaux, chiens et nous-mêmes.

En arrivant à la gare de Charroux, tous ces Messieurs très aimablement nous attendaient et se disputaient pour nous loger chez eux. Nous les savions très accueillants et charmants. Mais mon ami et moi étions le contraire de parasites, et la crainte de gêner et aussi de ne pas être assez en contact avec nos chiens et nos chevaux, nous fit décliner ces pressantes invitations; bref nous nous installâmes à l'hôtel de la Croix-Blanche, tenu par l'excellente cuisinière qu'était M^{me} Veuve Bonnin, spécialiste des conserves d'alouettes à la gelée, entre autres menus affriolants. L'écurie était très vaste, car elle servait à loger tous les chevaux qui venaient chaque année se présenter à la renommée foire de la Saint-Laurent, le 10 août, lieu de rendez-vous de tous ceux qui de loin venaient trafiquer chevaux et mulets. Tous les veneurs aussi y venaient régulièrement pour s'y rencontrer, causer de leur passion et souvent prendre des rendez-vous pour la saison d'hiver, et quelquefois vendre ou acheter un cheval de chasse.

Une partie de ladite écurie fut occupée par les chevaux et l'autre par les chiens, séparés par un barrage de fortune. Mon ami et beau-frère Maurice Lagarenne était venu nous rejoindre avec une excellente et jolie anglo-arabe alezan brûlé. C'était un compagnon très gai et hilarant, avec d'inépuisables histoires plus ou moins grivoises qu'il savait conter avec un petit sourire plein de sous-entendus.

J'avoue que tous ces détails, en dehors de nos précieux auxiliaires à quatre pattes, retenaient peu mon attention. J'ai toujours été très préoccupé les veilles de chasse et je n'ai jamais pu dormir la nuit précédant un rendez-vous pour le lendemain.

Aussi à la pointe du jour j'étais debout et réveillais tout le monde, amis et personnel de l'hôtel.

Enfin nous partîmes, MM. Royre d'Autriche, Maurice Chevrier en auto, ainsi que le Capitaine Émile Moreau et M. Mothiron, à cheval, nous guidait à travers ce pays où nous venions pour la première fois. Nous prîmes la route en direction des bois des Dames où nous devons attaquer; en passant à Montazais, un renard se donne

à vue, mais respecté par les chiens, il se terre devant nous. Nous avançons; nous voyons en effet en arrivant au bois des Dames des empreintes de pieds de loups, sur un chemin détrempé, mais pas nettement « de temps », et très arrosés, car il pleuvait; après une longue quête infructueuse, nous voyons nos espoirs diminuer; les chiens, un peu énervés de ne rien trouver, ont la malchance de tomber dans un fourré inextricable sur un sanglier, un monstre de grosseur, un vieux solitaire très armé qui ne veut pas quitter sa bauge. Malheureusement j'avais parmi mes bons chiens, « Mohican » et « Ollor », venant de chez M. de Chappedelaine qui avaient chassé des gorets et qui, en plus, étaient d'une bravoure folle. Ils se précipitent rageusement dessus et l'attaquent à pleine mâchoire; l'animal démarre, nous le voyons passer devant nous avec des chiens ensanglantés; j'étais désolé. Malgré tous mes efforts, je ne puis arrêter que mes vétérans; les jeunes, surexcités par « Mohican » et la résistance de l'animal, s'acharnaient à suivre cette sale bête qui s'en allait sans se presser au milieu d'eux. Il s'en alla dans les coteaux ajoneux tenir le ferme, et toujours avec ces enragés chiens qui malgré les coups de boutoir ne se rebutaient pas. J'étais furieux, car nous n'avions pas d'arme pour servir un pareil animal qui était pourtant une belle cible.

A la fin les autos étaient allées à la recherche d'un fusil, mais quand ils arrivèrent, c'était trop tard. D'abord l'animal avait bougé de quelques mètres, on ne voyait plus où il était, car la nuit en décembre est vite venue, et quand les autos arrivèrent, ils me virent avec une tête décomposée; en effet, quatre chiens étaient grièvement blessés, deux manquaient : justement mon meilleur rapprocheur de loup, « Mohican », que j'avais aperçu à un moment donné, où étant descendu de cheval et ayant rampé au milieu des ajoncs épineux et des ronces, j'avais essayé de voir l'animal que j'avais aperçu assis sur son arrière aboyé par ces satanés chiens, et « Ollor », malgré de multiples blessures, s'acharnait, monté littéralement sur le dos du sanglier. J'avais été interloqué du courage de ces chiens-là, mais épouvanté

aussi de leur ténacité et de leur incartade. Bref j'abrège; au total, six chiens de blessés et un, « Mohican », tué raide : beau bilan sur vingt chiens. Perdre bêtement six chiens de loups irremplaçables pour une vilaine bête, j'étais désolé, j'avais la mort dans l'âme.

Les autos ramenèrent les blessés jusqu'à l'hôtel, et on prévint M. Morot le vétérinaire qui, après le dîner, vint recoudre les blessés. On les installa sur de grandes tables de l'hôtel, et là le praticien fit son travail. Tous ces Messieurs qui avaient suivi la chasse étaient venus prendre des nouvelles des rescapés et assistaient à leur premier pansement. Cette pauvre « Quenotte » avait eu la cuisse scalpée du haut en bas et la peau et une partie de la chair retombaient de la croupe jusqu'à son pied comme un large pantalon. J'étais dans une rage ! mais impuissante, il fallait ravalier sa hargne, rien à faire, la noire guigne, quoi !

Deux jours après on me téléphone « qu'Ollor » était arrivé près de la gare de Charroux d'où il avait été débarqué quelques jours avant, mais ne voulait pas se laisser prendre. J'y suis parti aussitôt et à ma vue il s'est présenté dans un triste état, avec de grosses blessures dont une à travers les côtes où on voyait ses boyaux, tout cela sanguinolent, c'était abominable à regarder. Tous les soins utiles lui furent donnés, bien entendu. Mais c'est une expédition sur loups qui s'est bien mal terminée et qui m'a coûté cher. Tout cela par amour fou de la chasse de ces quelques chiens et leur dédain du danger, et en plus je dirais l'attrait du risque que leur mordant les incitait à vivre même aux dépens de leur vie si j'ose dire ; évidemment ils ne tenaient pas ces raisonnements, mais ils obéissaient à leur instinct de chiens de haute lignée qui veulent vaincre tout animal attaqué.

Il fallut bien calmer sa peine et se résigner à subir ce coup du sort. Les cinq blessés furent remis en meute après un mois de soins et purent, sans trop accuser leur mal, reprendre leur métier sans être amoindris. Mais quel mauvais souvenir !

(A suivre)